

2

French Dialogue for
Franco-American
Production of

H.M.S. Pinafore

un nomme Buttercup

Boat.—Allo, toujours la petite Buttercup—Bouton d'or—justement nommée, car vous êtes bien la plus rose, la plus rondelette et la plus rougeaude de toutes les belles de Spit-head!

But.—Rougeaude, n'est-ce pas? et rondelette et rose! Ça se peut; car j'ai su me bien conserver. Mais écoutez, mon joyeux ami, n'avez-vous jamais pensé que sous un extérior frivole il pourrait bien se cacher un mal secret qui ronge tranquillement mais sûrement le coeur?

Boat.—Non, ma belle; je n'ai jamais pensé à ça.

(Dick, le borgne, entrant)

Dick.—J'y ai pensé souvent, moi! (Tous s'en éloignent avec dédain).

But.—Oui, vous en avez l'air. Qu'est-ce qu'il a cet homme-là? Est-il malade?

Boat.—Ne faites pas attention à LUI; ça s'est seulement le pauvre Dick—le Borgne, le coq-l'oeil.

Dick.—Dites donc—c'est un nom bête, n'est-ce pas, Dick le Borgne?

But.—En effet, il n'est pas bien beau.

Dick.—Je suis laid, aussi, n'est-ce pas?

But.—Vous avez certainement de la franchise.

Dick.—Bossu aussi, je suppose. Le suis-je? hein!

But.—Vous n'êtes pas ce qu'on peut appeler tout à fait droit

Dick.—Ha! ha! comme on me traite! Je suis laid, bête difforme, et ils me haïssent tous pour ça; car vous me détestez tous, n'est-ce pas?

Boat.—Mon cher Dick, nous ne voudrions jamais blesser les sentiments de personne, mais tu ne peux pas t'attendre à ce qu'un gaillard portant le nom de Dick le Borgne soit très populaire... franchement cela se peut-il?

Dick.—Non.

Boat.—C'est trop exiger, tu l'admets?

Dick.—C'est trop. Sur une face et des formes comme les miennes les nobles sentiments sonnent faux. C'est comme si on essayait de faire sourire un crapaud. Qu'y faire, la nature humaine est là... J'y suis résigné.

But. (indiquant la coulisse).—Dites-moi, amis, quel est ce jeune homme qui s'en vient tout pensif?

(Tous les matelots se rangent à droite dans le fond)

Boatswain, à gauche de But.—Le gaillard le plus brave de toute notre flotte... c'est Ralph Rackstraw.

But.—Ralph! (à part) Ce nom! O remords! remords!

(Ralph entre doucement.)

(Buttercup exit)

Boat.—Ah! mon pauvre garçon, tu as grimpé trop haut; la fille de notre vaillant capitaine ne daignera certainement pas répondre à ton amour. N'est-ce pas, camarades?

Dick.—Non, non, mille canons! les filles de capitaine ne doivent pas épouser des timoniers, des marsouins, comme vous autres!

Tous.—(s'éloignant de Dick) Honte! honte!

Boat.—Dick-le-Borgne, les sentiments qui t'animent et que tu nous craches à la face sont un déshonneur pour tous les matelots de ce bâtiment.

Ralph.—Mais il serait curieux que la fille d'un homme debout sur le gaillard-d'arrière n'en aimât point un autre juché sur la vergue de misaine. Car un homme n'est qu'un homme, qu'il soit sur la dunette ou bien dans les cordages.

Dick.—Oh! c'est un monde bizarre que le nôtre!

Ralph.—Dick-le-Borgne, je n'ai aucun désir d'entrer en chicane avec toi, mais tes idées sont assez révoltantes pour faire devier le (se tapant sur la poitrine) gouvernail de tout matelot honnête.

Boat.—Camarades, notre capitaine vient de monter sur le pont, souhaitons-lui le bonjour tel qu'on doit le faire à un brave officier et à un vaillant marin.

Le cap. (sur la passerelle).—Bonjour, mes vieux loups de mer.

(Tous sortent, excepté le capitaine.)

But.—Sire, malgré ces joyeux vivats de votre équipage, vous êtes triste; l'éloquence muette de cette larme qu'on voit trembler à votre paupière nous prouve que quelque chose vous afflige. Confiez-vous à moi sans crainte, je suis mère en quelque sorte.

Cap.—Oui, chère Buttercup, je suis mélancolique. Ma fille Joséphine, mon enfant, mon trésor, est recherchée en mariage par Sire Joseph Porter, notre Premier lord-amiral. Mais pour des raisons qu'elle me cache, ce mariage ne lui sourit pas du tout.

But.—(avec émotion) Ah! pauvre Sire Joseph! Je sais trop hélas! moi, les angoisses d'un cœur qui aime sans espoir de retour. Mais, voyez, voici votre charmante demoiselle. Je me retire.

Cap. (regardant But. s'éloigner).—Oh! oh! Belle et plaisante personne! eh!

Cap.- Mon enfant, je suis peiné de te voir en à la mélancolie. Tu devrais t'efforcer de paraître gai aujourd'hui, car sire Joseph Porter, K. C. (c-a-d. chevalier commandeur de l'ordre du Bain royal) va venir ici cet après-midi pour demander comme nous la lui avons promise.

Jos.- Ah! mon père, vos paroles me rappellent triste réalité! J'estime, j'admire, je vénère Sir Joseph, car c'est un homme bon et un grand toyen; mais, hélas! je ne puis l'aimer! mon cœur est déjà donné.

Cap.- (à part) C'est bien là ce que je craignais (haut) Donné? Et à qui? Pas à quelque petit crâne de Seigneur, surement?

Jos.- Non, mon père -- l'objet de mon amour n'est pas un seigneur ni un noble. Oh! plaignez-moi: n'est qu'un humble matelot à bord de votre bâtiment.

Cap.- Mille bombes! C'est impossible!

Jos.- C'est vrai....bien que trop vrai!

Cap.- Un simple matelot, si ce n'est pas honneur.

Jos.- Aussi je rougis de la faiblesse qui me pousse à chérir cette passion. J'ai honte quand je pense à l'abîme où je suis

descendue en aimant une personne de naissance aussi obscure; mais je l'aime! je l'aime! je l'aime!

Cap.- Voyons, ma fille, raisonnons un peu. Dans tes affaires de cœur je ne veux pas te contrarier, ma chérie, et j'attache peu d'importance au rang ou à la richesse; mais il faut tirer la ligne quelque part. Un homme dans cette condition... de matelot, peut certes être brave et valeureux, mais à tout moment il fera des gaucheries que la haute société ne voudrait pas pardonner.

Jos.- Oh! j'ai pensé à tout cela nuit et jour. Aussi, ne craignez pas, mon père, j'ai un cœur, et par conséquent j'aime; mais je suis votre fille et par conséquent je suis fière, orgueilleuse. J'emporterai mon amour dans la tombe, mais lui, il ignorera toujours mon secret.

Cap.- Ah! je savais bien que tu étais digne de ton père! (allant au fond) Tiens! voici la chaloupe de Sire Joseph qui approche, conduite par 12 bons rameurs et remplie du lord-amiral avec toutes ses admiratrices, tantes et cousines, qui l'accompagnent partout. Retire-toi, ma fille, dans ta cabine... emporte ceci avec toi, c'est son portrait, ça pourra peut-être ramener tes idées à de meilleurs sentiments envers Sire Joseph.

Jos.- Comme vous êtes prévenant, père chéri!
(Elle l'embrasse et sort. Le Cap. reste)

1er couplet

Sire Joseph

Lorsque j'étais gamin, j'entrai chez l'avocat
En qualité de groom pour faire le bredas
Je lavais les vitres, ainsi que la croisée
Et frottais les cuivres de la porte d'entrée.

Choeur

Il frottait les cuivres de la porte d'entrée.

Sire Joseph

Je fourbissais si bien, et ne vous en déplaise
Qu'à présent je suis chef de la marine anglaise

Choeur

Il fourbissait si bien et ne nous en déplaise
Qu'à présent il est chef de la marine anglaise

2e couplet

Pour faire de la loi je devins si habile
Que bientôt je passai pour un commis utile
Avec un collet blanc, un habit de drap fin
A l'Institut je fis un très bon examen.
(Le choeur) A l'Institut il fit un très bon examen.
L'examen fut si bon et ne vous en déplaise
Qu'à présent je suis chef de la marine anglaise
(Le choeur) L'examen fut si bon et ne nous en déplaise
Qu'à présent il est chef de la marine anglaise.

3e couplet

Quand j'étais tout petit, certes j'n'étais point grand
Pour embrasser les fill', je montais sur un banc
Je les embrasse encor, mais bien plus tendrement
Et je leur fais plaisir sans monter sur un banc

Choeur

Et il leur fait, etc.

Sire Joseph

Je sais si bien m'y prendre, et ne vous en déplaise
Qu'à présent je suis chef de la marine anglaise

Choeur

Il sait si bien, etc.

4e couplet

Je devins si riche qu'mes amis doucement
Voulurent m'envoyer siéger au Parlement
Là je votai toujours au gré d'mes partisans
Et n'ai pas eu d'idées à moi pendant cinq ans

Choeur

Il n'a pas eu d'idées à lui, etc.

Sire Joseph

J'ai si bien fait l'mouton, et ne vous en déplaise
Qu'à présent je suis chef de la marine anglaise

Choeur

Il fit si bien, etc.

5e couplet

Maintenant, mes amis, suivez bien mon conseil
Si vous voulez faire votre marque au soleil;
Soyez hypocrites, soyez toujours flatteurs
Voilà le seul moyen de vivre sans douleurs.

Choeur

Voilà le seul, etc.

Sire Joseph

Faut pas aller sur l'eau, non ne vous en déplaise
Pour devenir le chef de la marine anglaise

(Parlé)

Sire Joseph.—Vous avez un équipage remarquablement beau, capitaine Corcoran.

Cap.—Vous l'avez dit, Sire Joseph.

Sire Jos.—(examinant un tout petit matelot) Ah! les marins anglais sont des gaillards splendides, capitaine Corcoran.

Cap.—Ce sont des gaillards bien bâtis, Sire Joseph.

Sire Jos.—J'espère que vous traitez vos hommes avec bonté, capitaine Corcoran?

Cap.—J'espère que oui, Sire Joseph.

Sire Jos.—Pas de brutalité, je suppose; pas de gros mots, de langage vulgaire, hein?

Cap.—Oh! jamais, sire Joseph!

Sire Jos.—Quoi, jamais!

Cap.—... Presque jamais, sire Joseph. Les hommes de mon vaisseau sont excellents et font leur travail sans user de mauvaises paroles.

Sire Jos.—Ne les louangez pas trop, monsieur, s'il vous plaît; ne semblez pas les protéger trop.

Cap.—Certainement que non, sire Joseph.

Sire Jos.—Car si vous êtes leur capitaine, ce n'est que par accident de naissance. Je ne puis permettre que ces nobles marins subissent vos petits airs protecteurs simplement à cause qu'un accident de naissance vous a placé au-dessus d'eux et eux au-dessous de vous.

Cap.—Je serais la dernière personne à insulter un matelot britannique, sire Joseph.

Sire Jos.—Vous êtes le dernier, en effet, qui le fera, capitaine Corcoran. Je désire que ce splendide matelot vienne me parler.

Cap.—Ralph Rackstraw, venez ici.

Sire Jos. (sentencieusement).—S'il?...

Cap.—Je vous demande pardon...

Sire Jos.—S'il vous plaît.

Cap.—Oh! oui, c'est juste. Venez ici, s'il vous plaît. (Ralph s'avance).

Sire Jos.—Vous êtes un marin remarquablement beau.

Ralph.—Oui, votre honneur.

Sire Jos.—Et un loup de mer de première classe, je gage.

Ralph.—Il n'y a pas un gabier plus smart que moi dans toute la marine, votre honneur; je ne voudrais pas le dire, mais...

Sire Jos.—Dites-le, dites-le. J'aime la confiance en soi-même. C'est ce qu'on appelle de l'amour-propre rien de plus. Pouvez-vous danser la gigue?

Ralph.—Non, votre honneur.

Sire Jos.—C'est une pitié! Tous les marins devraient danser la gigue. L'un de ces soirs, après dîner, je vous l'enseignerai. Maintenant, dites-moi, sans crainte, est-ce que votre capitaine vous traite comme il faut, hein?

Ralph.—Un meilleur capitaine n'a jamais marché sur ce pont-ci, votre honneur.

Tous.—C'est vrai, c'est vrai!

Sire Jos.—Bien. J'aime vous entendre parler en bien de votre commandant; mais j'ose dire, moi, qu'il ne le mérite pas. Tout de même, cela vous fait honneur. Savez-vous chanter?

Ralph.—Je puis roucouler un petit peu, votre honneur.

Sire Jos.—Alors roucoulez ceci dans vos loisirs. (Il leur donne des feuilles de musique) C'est une chanson que j'ai composée expressément pour la marine royale, dans le but d'encourager la liberté de pensée et l'indépendance d'action dans les basses branches du service, et aussi pour inculquer le principe qu'un matelot anglais n'a pas d'égal... excepté moi. Maintenant, capitaine Corcoran, un mot avec vous dans votre cabine, sur un tendre et sentimental sujet.

Cap.—A vos ordres, sire Joseph. Boatswain, pour fêter cette joyeuse visite de notre grand amiral, voyez à ce qu'on double le punch.

Boat.—Demande pardon, votre honneur. S'il?...

Cap.—S'il?... Je ne comprends pas bien.

Boat.—S'il vous plaît, votre honneur.

Cap.—Comment!

Sire Jos.—Ce monsieur a tout à fait raison. S'il vous plaît.

Capt.—(impatiemment frappant du pied) S'il vous plaît.

proposée expressément pour la marine royale, dans le but d'encourager la liberté de pensée et l'indépendance d'action dans les basses branches du service, et aussi pour inculquer le principe qu'un matelot anglais n'a pas d'égal... excepté moi. Maintenant, capitaine Corcoran, un mot avec vous dans votre cabine, sur un tendre et sentimental sujet.

Cap.—A vos ordres, sire Joseph, Boatswain, pour fêter cette joyeuse visite de notre grand amiral, voyez à ce qu'on double le punch.

Boat.—Demande pardon, votre honneur, S'il?... ..

Cap.—S'il?... Je ne comprends pas bien.

Boat.—S'il vous plaît, votre honneur.

Cap.—Comment?

Sire Jos.—Ce monsieur a tout à fait raison. S'il vous plaît.

Capt.—(impatiemment frappant du pied) S'il vous plaît.

Boat.—Ah! sire Joseph est un véritable gentilhomme; hein? Ça c'est courtois et pas fier même avec le plus pauvre.

Ralph.—C'est vrai, Boatswain, mais nous ne sommes pas les plus pauvres, les plus humbles. Sire Joseph nous a expliqué notre vraie position, et comme il le dit, un matelot britannique est l'égal de tout homme... excepté lui-même; alors, si sire Joseph dit cela, ne devons-nous pas le croire?

Tous.—Bien parlé! bien parlé!
Dick.—Bah! vous prenez tous une mauvaise bordée. L'amiral ne sait pas ce qu'il marmotte. Quand il s'agit de la question, l'égalité est hors aux

Tous.—(reculant) Horrible! horrible!

Boat.—Dick-le-Borgne, si tu continues, par tes paroles fleissées, à provoquer l'équipage, je ne répons de rien. Quant à moi, je suis choqué, beaucoup choqué!

Ralph.—Camarades, mon idée est faite. Je m'en vais parler à la fille du capitaine et lui dire, comme un honnête homme, l'amour que j'ai pour elle.

Tous.—Hourra! hourra!

Ralph.—Mon amour n'est-il pas aussi bon que l'amour d'un autre? N'ai-je pas autant de cœur qu'un autre? N'ai-je pas des mains, des yeux, des oreilles et des autres membres tout comme un autre?

Tous.—Où, où, mille sabords!

Ralph.—Il est vrai que ma naissance est obscure et que j'ai pas eu un berceau...

Boat.—Notre beau navire nous berce haut, cela suffit.

Tous.—(riant). Berce haut! good, good.

Ralph.—C'est vrai, il nous berce haut quand nous grimpons sur les mâts. Voilà un bon jeu de mots, Boatswain. Camarades, que dites-vous de ma détermination d'avouer mon amour Joséphine?

Tous.—Nous l'approuvons tous.

Dick.—Pas moi! cré nom! Pas moi!

Boat.—Ce coq-l'œil est décevant. Chantons-lui donc la composition de sire Joseph. Peut-être que ça lui fera changer d'attitude de côté.

(Tous sortent, Ralph reste pensif sur la balustrade)

Joséphine

Jos.—C'est impossible... Sire Joseph me répugne. Je sais bien qu'il passe pour un grand homme, un homme bon et affable; mais pour moi, c'est un être insignifiant, orgueilleux et fat, autrement il ne forcerait pas mon père à monter sur la table de sa cabine pour lui enseigner à danser la gigue (voyant Ralph) Ralph Rackstraw! (émue).

Ralph.—Oui, mademoiselle, nul autre que le pauvre Ralph Rackstraw.

Jos.—(à part) Comme mon cœur bat! (haut) Et pourquoi dites-vous pauvre Ralph?

Ralph.—Je suis pauvre en bonheur, mademoiselle... mais riche en fatigue. Je ne connais plus le repos. En moi, il se livre un combat continu entre l'espérance et le désespoir. Tantôt l'amour me fait voir tout en or, et tantôt mon humble condition me plonge dans le désespoir en me montrant que je ne puis posséder l'objet de cet amour si cher à mon cœur. J'espère que je m'explique assez clairement, mademoiselle?

Jos.—Sans doute. (à part) Son éloquence si simple me va au cœur. Ah! si j'osais... mais non, cette seule pensée est de la folie. (haut) Chassez ses idées absurdes, mon ami, elles vous font souffrir inutilement. Allons! dites-moi ce dont il s'agit. Faites un effort.

Ralph.—Je vais essayer... (hésitant) Joséphine!

Jos.—(indignée). Monsieur.

Ralph.—Pardon, mademoiselle; mais mon secret me torture et il faut que j'ouvre mon cœur, dût cela me coûter la vie. Joséphine, je suis un matelot britannique et je vous aime!

Jos.—Monsieur, une telle audace! (à part) Oh! mon pauvre cœur! (haut) Cette insultante prétention de la part d'un

simple matelot n'est pas excusable! (à part) Simple! Oh! que le mot est cruel! (haut) Monsieur, vous oubliez la disparité de nos conditions.

Ralph.—Je n'oublie rien, fière demoiselle. Je vous aime à la folie... Donnez-moi un mot d'espérance ou plongez-moi dans le désespoir. J'ai parlé; j'attends votre réponse.

Jos.—Vous ne l'attendrez pas longtemps. Je rejette fièrement votre amour inqualifiable. Allez, monsieur, jeter vos yeux sur quelque villageoise de votre classe... et baissez vos regards devant la fille de votre capitaine!

9
Deuxième acte

But.—Que de douceur dans sa chanson à l'inconscient!... A qui pense-t-il? A quelque grande et belle dame, n'est-ce pas? (doute!) (soupirant) Pauvre petite Buttercup, va... qui ne peut pas pour oser espérer qu'il daigne abaisser ses regards sur elle! Et pourtant, s'il savait...

Capt.—Ah! tiens, Buttercup encore à bord? Cela n'est pas correct, ma petite. Il eût été plus respectable de ne pas aller sur le port avant le soir.

But.—C'est vrai, cher capitaine... mais vous étiez si triste et cela m'a comme rivée au navire... Je suis restée pour de nouveau le sourire sur vos lèvres avant de partir.

Capt.—Hélas! Petite Buttercup, j'ai peur que ma galeté ne tienne pas de sitôt, car les malheurs m'accablent et tous mes vœux semblent se tourner contre moi.

But.—Oh, non! ne dites pas "tous", cher capitaine. Ceia n'est pas juste pour une personne, au moins.

Capt.—Pardon, tu m'aimes toujours, toi. (à part) Si jamais mon cœur ce sera à une enfant comme elle. (haut) Mais cela m'a touché par l'amour innocent que tu me portes et si nos conditions n'étaient pas si différentes, je crois que je te reverrais de retour. Mais j'ai bien peur de n'être jamais plus ton ami pour toi, Buttercup.

But.—(changeant de façon).—Je comprends! Vous vous rendez compte de moi parce que vous êtes riche et haut placé et que je suis pauvre et de basse condition. Mais prenez garde! Je suis pauvre petite vagabonde à du sang de bohémienne dans les veines, et elle peut prédire l'avenir. L'avenir vous réserve un changement.

But.—Un changement!

—Attention, tenez-vous prêt.

10
(Le duo fini, Buttercup s'enfuit)

Capt.—Ses allusions sont incompréhensibles... cependant elles me semblent dictées par son affection sincère pour moi. Mais de quelles troubles nouveaux veut-elle parler?... Le temps seul peut le dire.

(entre sire Joseph)

Sire Jos.—Capitaine Corcoran, votre fille m'a tout à fait étonné. Je ne crois pas qu'elle puisse faire mon affaire.

Capt.—Elle ne vous convient pas, sire Joseph?

Sire Jos.—J'ai bien peur que non. Le fait est que, bien que je lui aie exprimé mon amour avec toute l'éloquence permise à ma haute position officielle, je l'ai fait, jusqu'ici, sans succès. ~~Qu'est-ce que cela veut dire, le savez-vous?~~

Capt.—Franchement, sire Joseph, je n'en sais rien. Joséphine est certainement sensible à votre complaisance.

Sire Jos.—Naturellement, elle devrait l'être.

Capt.—Vous êtes si haut placé... cela l'a peut-être paralysée.

Sire Jos.—Vous croyez?

Capt.—Je le crois; elle est si modeste, et sa position sociale est si obscure comparée à la vôtre... Elle se sent peut-être indigne de vous.

Sire Jos.—Voilà une supposition réellement sensée et qui vous montre plus déniaisé que je ne croyais.

Capt.—Merci du compliment flatteur, sire Joseph.

Sire Jos.—Pas la peine, pas la peine!

Capt.—Voyez, c'est elle. Si votre seigneurie veut avoir la bonté de raisonner avec elle, et de l'assurer officiellement que c'est la coutume dans l'amirauté de voir l'amour égaliser les rangs, son respect pour la parole officielle pourrait l'induire à considérer votre proposition sous son propre jour.

Sire Jos.—Ce n'est pas impossible... Je vais suivre votre conseil. Mais, chut! la voici. Retirons-nous à l'écart, et choisissons notre opportunité. (Ils remontent et la regardent.)

(Joséphine, entrant)

11
Sire Jos.—Madame, il m'a été représenté que vous étiez pâmée devant la haute dignité de mon rang. Je veux donc daigner vous communiquer officiellement mon assurance que si votre hésitation est due à cette circonstance, elle n'a pas sa raison d'être.

Joséphine.—Oh! alors votre seigneurie est d'avis que le bonheur matrimonial n'est pas incompatible avec la différence de position?

Sire Jos.—Je suis officiellement de cette opinion...

Joséphine.—Que deux personnes, (l'une de la haute société l'autre de la basse classe) peuvent être vraiment heureuses, survu qu'elles s'aiment sincèrement l'une et l'autre?

Sire Jos.—Madame, je désire vous communiquer, officiellement, mon opinion que l'amour est une plateforme sur laquelle les rangs se rencontrent.

Joséphine.—Je vous remercie, sire Joseph. J'ai hésité, mais hésite plus. (à part) Il ne se doute guère avec quelle élévation il vient de plaider la cause de son rival.

(Le capitaine est entré sur la fin du dialogue)

(Chant trio)

Capt.—Sire Joseph, je ne sais vraiment pas comment vous exprimer le plaisir que me cause le résultat de votre éloquence. Votre argument était irréfutable.

Sire Jos.—Capitaine Corcoran, c'est un des plus heureux caractères de cet heureux pays, à savoir que les articulations officielles soient invariablement considérées comme irréfutables. (il sort)

Capt.—Enfin, mes espérances les plus chères vont être couronnées. Mon unique fille va être l'épouse d'un ministre du

abinet d'Angleterre. La perspective est vraiment ravissante. Dick-le-Borgne est entré sur ces paroles)

Dick.—Capitaine!

Capt.—Dick! Toi ici! N'approche pas.

Dick.—Ah! vous me fuyez, capitaine, je vous fais horreur! Je ne suis point beau à regarder, mon nom ne me favorise ni plus, non plus, mais cependant je ne suis pas aussi méchant que je parais.

Capt.—Qu'as-tu à me dire?

Dick (mystérieusement).—Je suis venu vous apporter un message.

Capt.—Pas possible! Te proposerais-tu de quitter la marine, par hasard?

Dick.—Non, non, vous ne me comprenez pas; écoutez:
(Duo: Dick et le capitaine.)

Capt.—Dick-le-Borgne, je te remercie de ton avertissement. Je vais dès l'instant prendre les moyens d'empêcher leur fuite. Cette voile (ou ce manteau) va suffire à me déguiser pour les surprendre. Ah! c'est comme ça, hé! nous allons bien voir! (il s'enveloppe et se cache la figure).

Dick et le Capt.—Ha! ha! Ils vont être démasqués! nous les tenons! Nous les tenons!

Choeur

(Parlé)

ire Jos.—Maintenant, mon joli gaillard—car tu es un joli
lard...

alph.—Oui, votre honneur.

ire Jos.—Comment se fait-il que votre capitaine se soit
dé de la sorte? Je suis bien certain pourtant que tu ne lui
onné aucun sujet de plainte, hein?

alph.—Qu'il plaise à votre honneur, voici ce qui s'est
é. Voyez-vous je ne suis que gabier, qu'un simple matelot
à charge du grand mâât...

ire Jos.—N'en rougis pas, mon garçon, n'en rougis pas.
osition est très haute, au contraire.

alph.—C'est vrai, votre honneur, l'amour brûle autant dans
chine d'avant que dans le riche salon d'arrière, et José-
est la plus belle rose qui se soit encore épanouie sur
re des plus violentes espérances d'un pauvre diable comme
(Josephine entre, elle se jette dans les bras de Ralph. Sire
est horrifié) Elle est la boussole de mon existence; la
ute lumière qui me guide vers le port du bonheur.

us.—Comme il parle bien, comme il parle bien!

ire Jos.—Insolent matelot, tu te repentiras de cet outrage.

le saisissse. (2 matelots lui passent les menottes).

alph.—Oh sire Joseph, épargnez-le, je vous en supplie,
l'aime si tendrement.

ire Jos.—Au large avec lui! Je m'en vais montrer à ce
obtus marin comment appliquer la discipline à ses
ous. Avez-vous à bord quelque chose comme un cachot,
n'est-ce pas?

alph.—Oui.

ire Jos.—Alors qu'on le charge de chaînes et qu'on l'y en-
ferme!

alph.—Moi en prison, mais pourquoi, qu'ai-je fait? quel
est mon crime?

(Parlé)

Sire Jos.—Joséphine, je ne puis vous exprimer toute la détresse qui s'est emparée de moi devant cette douloureuse révélation. Je désire toutefois vous apprendre, officiellement, que je suis peiné, très peiné. Vous, à qui je faisais l'honneur d'une demande en mariage, vous la fille d'un capitaine de la marine royale!

But.—Arrêtez! j'ai quelque chose à répondre à cela.

Sire Jos.—Toi?

But.—Oui, moi!

Chant

Sire Jos.—Alors dois-je comprendre que le capitaine Corcoran et Ralph furent substitués l'un à l'autre dans les jours heureux de leur enfance, que le riche bébé fut mis dans la couchette du pauvre et que le pauvre bébé fut déposé dans le berceau du riche—qu'ainsi Ralph serait réellement le capitaine et le capitaine réellement Ralph?

But.—C'est justement ce que j'avais l'intention de faire pénétrer dans votre compréhension!

Sire Joseph.—Mon doux, mon doux! Alors qu'on les amène immédiatement devant moi!

(Ralph entre en capitaine, et le capitaine en matelot, Joséphine se jette dans les bras de son père.)

Joséphine.—Mon père, simple matelot!

Capt.—C'est d'ur, n'est-ce pas, mon enfant?

Sire Jos.—C'est là une très singulière occurrence; je vous félicite tous les deux. (à Ralph) Je désire que ce remarquablement beau marin, vienne ici.

Ralph.—Corcoran, avancez!

Capt.—Et quel?... s'il vous plaît!

Sire Joseph.—Parfaitement correct. S'il vous plaît.

Ralph.—Eh bien, c'est bon! S'il vous plaît.

(Le capitaine avance)

Sire Jos.—(au capitaine) Vous êtes un extrêmement beau gaulard.

Capt.—Oui, votre honneur.

Sire Jos.—Il paraît que vous étiez Ralph et que Ralph était vous?

Capt.—Il paraît que oui, votre honneur.

Sire Jos.—Eh bien, je n'ai pas besoin de vous dire qu'après ce changement dans votre condition, mon mariage avec votre fille est tout à fait hors de question.

Capt.—Je vous en prie, votre honneur, ne dites pas ça; l'amour nivelle tous les rangs.

Sire Jos.—Jusqu'à un certain point, mais il ne les nivelle pas autant que ça. (Il met la main de Joséphine dans celle de Ralph).